**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 47 (1902)
**Heft:** 12

**Artikel:** Soutien d'artillerie
**Autor:** Monnier, J.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-338035

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# SOUTIEN D'ARTILLERIE

L'artillerie, nous disent les traités de tactique, est une arme qui ne peut combattre seule ; il lui faut le concours de l'infanterie et même de la cavalerie.

En effet, elle n'engage une action que certaine d'avoir à proximité d'elle d'autres armes qui utiliseront son feu pour vaincre. Mais il ne s'agit pas seulement du combat en général ; dans le combat livré par les trois armes, l'artillerie doit avoir près de ses pièces de l'infanterie ou de la cavalerie pour assurer leur protection.

Ces détachements appelés « soutiens d'artillerie » sont généralement fournis par l'infanterie. Ils sont rarement désignés au début du combat, avant la mise en batterie. Cette manière de faire est même considérée comme fautive. L'artillerie peut avoir à se porter en avant, aux grandes allures ; comment le détachement d'infanterie chargé de sa sécurité pourrait-il suivre ? Où retrouvera-t-il les batteries ? Arrivera-t-il à temps pour être utile ? Autant de questions difficiles à résoudre.

Dans la règle, l'artillerie se mettra en batterie sans soutien et aura recours à la troupe d'infanterie la plus voisine pour obtenir un détachement de protection. Les officiers de cette dernière arme doivent savoir que c'est un devoir pour eux de remplir cette tâche et qu'il ne sauraient s'y soustraire.

Mais comment s'y prendre ? Quelles mesures adopter ? Je veux dans ces quelques lignes montrer à mes camarades toutes les difficultés qu'ils auront à surmonter pour être vraiment une protection pour l'artillerie. Ils ne trouveront ici aucun schéma ni aucune formule répondant à tous les cas, mais ils verront que cette tâche exige pour chaque position, l'étude de la situation tactique prévenant toute détermination.

D'abord, mettons nous en garde contre ce mot de *soutien*. Dans l'infanterie, un soutien est une troupe en arrière de la ligne de combat; il n'en sera pas toujours de même dans le cas qui nous occupe; aussi le terme de soutien a-t-il contribué souvent à faire prendre de mauvaises mesures à des officiers d'infanterie. Je préférerais celui de « protection d'artillerie ».

Première question à se poser : Quels dangers court une artillerie au combat?

Cela dépend du moment et de la situation des batteries par rapport aux autres troupes. Au début de l'action, lorsque de faibles détachements d'infanterie sont déployés, l'artillerie risque de se trouver inopinément sous le feu de fantassins à courte distance. C'est un des plus grands dangers qu'elle puisse courir. (Guerre de l'Afrique du Sud, passage de la Tuggela, 13 décembre 1899.)

Pendant la période décisive du combat, lorsque nos troupes sont entièrement déployées, notre artillerie tirera presque toujours par-dessus l'infanterie; la crainte d'une attaque de front est donc nulle.

Avec les grandes masses d'artillerie employées actuellement sur le champ de bataille, il arrivera souvent que des positions d'artillerie seront prises sur les flancs de la ligne de bataille. Les batteries placées ainsi seront exposées non seulement à l'attaque de front de l'infanterie adverse, mais encore à son attaque de flanc.

Enfin, dans toutes les situations, les batteries auront à redouter les entreprises d'une cavalerie hardie, agissant par surprise, une attaque de ce genre sera d'autant plus à craindre qu'elle pourra se produire de front, sur le flanc et même de revers.

Ces constatations permettent de mesurer les difficultés que rencontre un chef pour être en mesure d'agir efficacement dans toutes les alternatives.

Dans tous les cas, l'emplacement le plus défavorable, celui dont l'idée doit presque toujours être abandonnée, c'est le soutien immédiatement derrière la batterie. Avec la méthode de tir adoptée par nos voisins, tout le terrain à 300 ou 400 m. en arrière des pièces est battu par les projectiles d'artillerie; le détachement serait détruit sans aucune utilité. Les armées étrangères ont presque toujours prescrit que le soutien devait être à 400 m. en *avant* des pièces. Ce serait déjà plus logique;

le soutien bien abrité, empêchera, par son feu, l'infanterie ennemie de s'approcher, et on peut admettre qu'il oblige des forces supérieures à s'arrêter à au moins 600 mètres de lui.

Cette distance de 400 m. est un minimum (à moins d'une grande différence de niveau) ; elle a trois avantages :

1° Elle maintient l'ennemi à 1000 m. des pièces.

2° Elle tient les pièces en dehors de la gerbe des projectiles dirigés sur les tirailleurs.

3° Elle offre peu de risque pour l'infanterie d'être atteinte par les projectiles éclatant dans l'âme de la pièce.

Mais si nous adoptons cette disposition, à quoi servira notre soutien dans le cas d'une attaque de flanc, ou d'une charge de cavalerie venant par derrière ?

J'en arrive à conclure qu'il est impossible de ne pas morceler le détachement, comme, du reste, on est obligé dans le service de sûreté en position de rompre les unités pour garder une certaine étendue de terrain.

L'éparpillement des forces est toujours une faute et personnellement je n'en suis pas partisan ; mais nous nous trouvons dans un cas exceptionnel, où un rapide changement des positions ne saurait être opéré au moment de l'attaque.

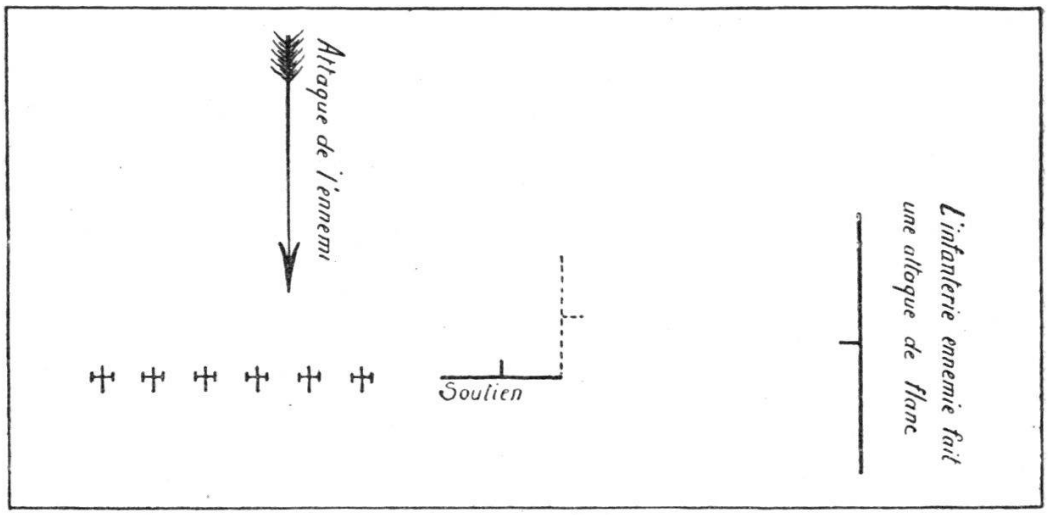
Or, à quoi doit surtout servir le soutien? A empêcher une *surprise* de l'ennemi contre l'artillerie. Il s'agit donc d'un véritable service de sûreté, et c'est ainsi que le problème doit être résolu : faire un service de sûreté intense, dans toutes les directions, et assez loin pour pouvoir agir suivant la direction de l'attaque et l'arme qui attaque.

Les artilleries voisines ont presque toutes des éclaireurs montés qui assurent jusqu'à un certain point la sécurité des batteries : ce rouage nous manque. Notre infanterie doit être dressée à y suppléer.

*
* *

Examinons, maintenant, à l'aide d'exemples, la conduite d'un soutien dans un ou deux cas.

*Premier exemple.*

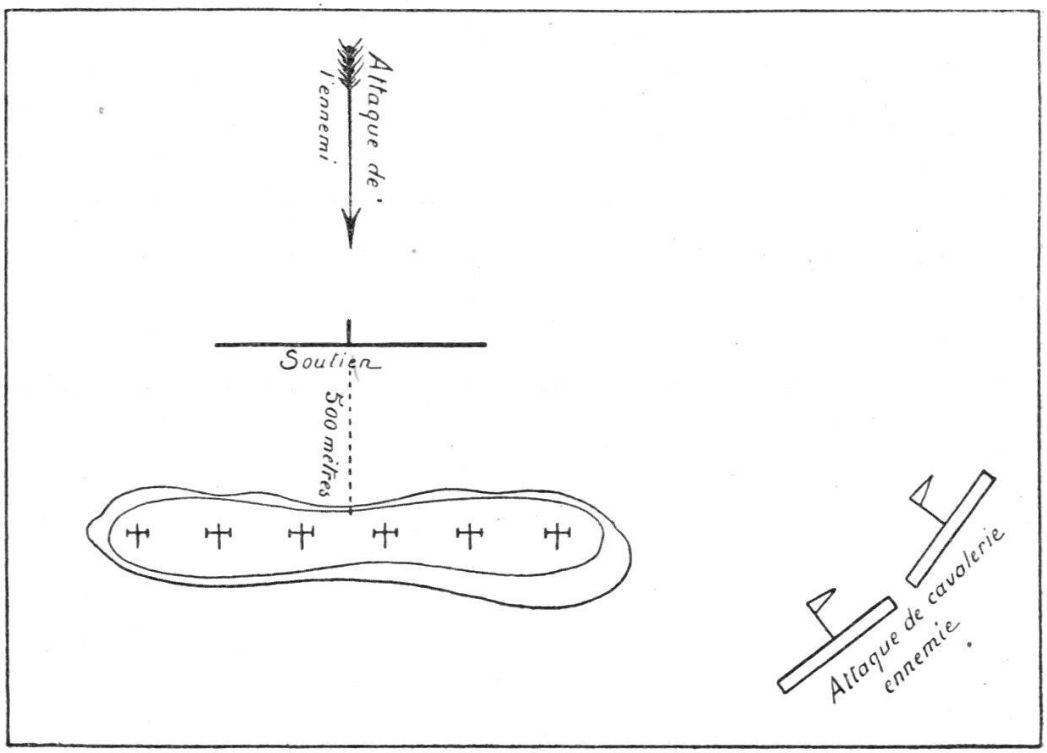



Ici notre détachement de soutien a pris une position fâcheuse :

Il n'arrêtera une attaque de front de l'infanterie ennemie qu'à 600 m. environ des pièces.

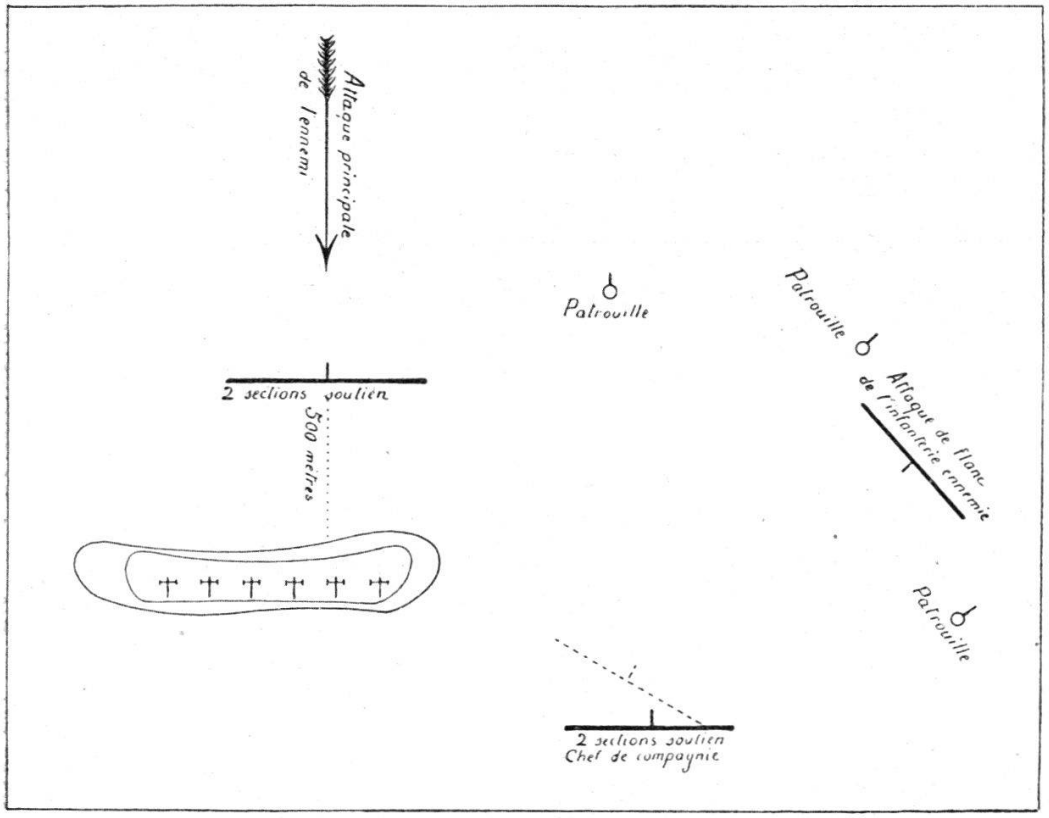
En cas d'attaque sur le flanc, toute la gerbe ennemie dirigée sur nos tirailleurs tombe en plein dans la batterie. Le seul avantage de cette situation est de ne pas être exposé au feu destiné à la batterie par l'artillerie ennemie.

*Deuxième exemple.*



C'est la disposition généralement admise. Elle protège le front d'une manière efficace, mais laisse les batteries sans secours contre une attaque de flanc ; le soutien ne peut plus manœuvrer, ni tirer sur le flanc ou en arrière à cause de sa propre artillerie.

*Troisième exemple.*




Voici à mon avis comment le chef de compagnie devra disposer, si les pièces ont à craindre une attaque sur le front et sur le flanc non appuyé.

Aussitôt prévenu de l'attaque de flanc de l'infanterie ennemie (par les patrouilles munies de fanions de signaux optiques), le chef de compagnie déploie tout le peloton front contre l'ennemi, et même, s'il en a le temps, il avance rapidement pour maintenir l'ennemi loin des batteries.

Dans ces deux cas, il prend un front qui oblige l'ennemi à tirer d'une manière excentrique à notre artillerie.

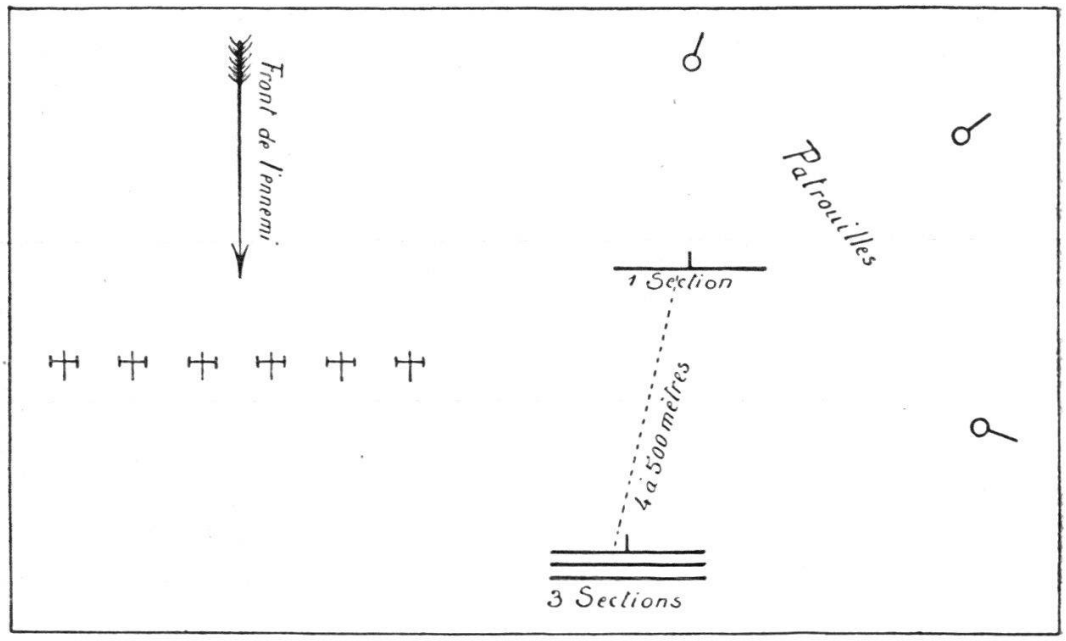
La position prise par le soutien dans cet exemple lui permet de s'opposer à une attaque de cavalerie venant de flanc ou d'arrière.

A la vérité, le nombre de fusils disponibles est plus faible,

mais il s'agit de repousser rapidement une surprise et le feu de magasin de 80 fusils est redoutable. Il ne faut pas oublier non plus qu'une ou deux pièces de la défense peuvent immédiatement faire feu sur l'assaillant, ce qui constitue un renforcement efficace du flanc.

*Quatrième exemple.*

Si le front n'est pas menacé, soit que nos troupes soient déployées en avant ou qu'il existe un obstacle infranchissable, on fera bien d'échelonner également le soutien, partie en avant des pièces (en échelon), le reste en arrière, en échelon également. On obtient alors le dispositif suivant :




Le chef décidera, suivant la situation, s'il doit porter une ou deux sections en avant, au cas où le terrain serait favorable à la cavalerie, ou s'il vaut mieux conserver trois sections en arrière des pièces. Si le terrain favorise une attaque d'infanterie demi à droite, il ne retiendra que deux sections près des pièces.

* * *

Il va de soi que pour leur position d'attente, les soutiens profiteront de tous les masques et abris du terrain. Le chef du détachement d'infanterie doit savoir qu'il lui appartient de prendre de telles dispositions sans ordre du commandant de l'artillerie.

La cavalerie pourra exceptionnellement être chargée de la

tâche de protection, lorsqu'elle n'aura plus à remplir sa mission principale, ou en cas de nécessité absolue. Elle est encore mieux outillée pour cela que l'infanterie, car elle pourra pousser ses patrouilles plus loin et garder son détachement réuni pour le faire agir soit en chargeant soit par le feu.

Les mitrailleuses disposées prêtes au tir, comme les soutiens d'infanterie, pourront même remplacer ceux-ci et la cavalerie.

Qu'il s'agisse d'infanterie ou de cavalerie, chaque homme doit savoir qu'il a l'obligation impérieuse de résister jusqu'au bout et de se faire tuer pour sauver l'artillerie d'une catastrophe.

L'introduction d'une artillerie à boucliers et à tir rapide modifie-t-elle le rôle du soutien ? A mon avis, oui. Les balles du fusil ne perforent le bouclier qu'à 400 m. ; or, s'avancer jusque-là avec le feu terrifiant de l'artillerie à tir rapide est impossible ; cette arme devient capable de repousser de fortes lignes de tirailleurs aux distances moyennes. Le front n'a presque plus besoin d'être défendu ; quelques pièces se chargeront de ce soin. Sur les flancs, si la tactique préconisée de ne pas mettre toutes les pièces en jeu est adoptée, une batterie, en échelon en arrière, garantira contre une attaque de flanc la position d'artillerie.

Le rôle d'un soutien d'infanterie sera alors d'autant plus celui d'un organe de sûreté.

On voit par cette petite étude combien le problème est intéressant. Je recommande beaucoup aux chefs de bataillon l'exercice de l'attaque de flanc d'une position d'artillerie par deux ou trois compagnies ; le soutien, placé où le chef de compagnie l'a jugé bon, manœuvre pour la repousser. Le front et le flanc de la ligne des pièces est indiqué par des fanions. Cette petite manœuvre intéresse tout le monde et développe l'initiative des commandants de compagnie.

J. Monnier, major.